



Bientôt parut un vieillard aux cheveux blancs. — Page 350, col. 2.

le tenor avait regagné sa maison, qui, comme on se le rappelle, était contiguë au théâtre, était remonté chez lui, avait mis tout ce qu'il possédait d'or dans sa poche, c'est-à-dire deux mille cinq cents francs à peu près, restant de ce qu'il avait gagné à Edward et de ses trois mois d'appointements payés d'avance, et il avait voulu sortir pour retrouver sa femme à la sortie du théâtre ; mais au moment où il tenait la porte, il avait entendu du bruit dans l'escalier, des pas qui se rapprochaient, il avait supposé qu'on venait l'arrêter, il était rentré chez lui.

Il avait alors pensé à se sauver par la fenêtre, et s'en était approché. La distance qui le séparait du sol, qu'il distinguait à peine, lui avait paru ridicule à sauter, et il avait un moment renoncé à ce moyen ; mais aux premiers coups qu'on avait frappés à sa porte, il y était revenu. Il lui avait alors semblé qu'un grand arbre du jardin qu'il avait devant lui étendait assez une de ses branches de son côté pour qu'avec un peu d'élan il pût la saisir au vol et descendre jusqu'à terre. Les coups avaient redoublé à sa porte ; il avait alors jeté son chapeau et son manteau dans le jardin, était monté sur le rebord de la fenêtre, s'était élancé, avait heureusement saisi une branche qui, en ployant un moment, lui avait donné de graves inquiétudes, puis de branche en branche, tout en se déchirant un peu les mains, il était arrivé au tronc de l'arbre, qu'il avait saisi à bras le corps comme Pylade eût saisi Oreste, et il avait triomphalement touché la terre ferme.

Il avait alors ramassé son chapeau et son manteau, et avait songé au moyen de quitter le jardin. Seulement, cette fois, il ne fallait plus descendre mais monter, et ce n'était plus d'une fenêtre qu'il fallait sauter dans le jardin, mais bien grimper du jardin sur un mur.

Comme il cherchait un endroit d'où cette ascension lui fût plus commode, il entendit des voix. Il porta les yeux vers les fenêtres et les vit éblouies. Il se jeta alors derrière un taillis ; et

il regarda plusieurs ombres qui passaient derrière les vitres. On avait enfoncé la porte et on le cherchait. Il avait donc bien fait de fuir, d'autant plus qu'à part quelques égratignures, il ne s'était fait aucun mal, et qu'à moins qu'on ne vint le chercher dans le jardin, il avait encore l'espérance de se sauver.

Il vit les lumières qui se rapprochaient des fenêtres. Les ombres, en les voyant ouvertes, s'y mirent en levant leurs lumières au-dessus de leurs têtes pour éclairer le jardin. Il entendit alors distinctement l'impresario qui disait :

— Il doit être là, allons l'y chercher.

Cela donna à penser à notre héros. La première idée qui lui vint fut de gravir le mur et de sauter dans la rue. Il trouva un monticule qui lui aidait à cette manœuvre ; et il allait probablement la mettre à exécution, lorsqu'il entendit les mêmes voix dans la rue, et qu'il supposa avec raison qu'il devait y avoir des gardiens de chaque côté, et qu'au bout de dix pas il serait pris.

Il se mit donc à parcourir le jardin, demandant son salut partout ; lorsqu'il se trouva devant le grand arbre qui lui avait déjà rendu un service si remarquable, il pensa alors à s'y cacher. Mais, comme le sang-froid lui revenait sensiblement, il prit son mouchoir, l'alla jeter au pied du mur, puis il revint et commença de monter à l'arbre qu'il venait de descendre.

L'arbre était touffu, la nuit était sombre, la retraite était donc bonne.

Ceux qui cherchaient Tristan entrèrent par la petite porte du jardin, et il les vit approcher avec ce battement de cœur du voyageur caché dans un arbre qui voit venir un ours.

Ils cherchèrent partout, excepté naturellement où il était, et ce fut ce bon impresario qui, en rôdant du côté du mur, trouva le mouchoir que Tristan avait jeté avec intention.

— Il s'est sauvé, messieurs, s'écria le vieillard.

— Par où ? dirent les autres en se rapprochant.

— Par ici.

— Comment le savez-vous ?

— Voilà son mouchoir qu'il a perdu, en escadant le mur sans doute.

— C'est juste. Alors il est inutile de chercher ici.

— Je sais où je vais le trouver, moi, fit le vieillard.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Faut-il vous accompagner ?

— C'est inutile.

— Bon, pensa Tristan, la ruse réussit ; il va me chercher chez Léa.

Ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que le ténor vit son directeur s'éloigner et refermer la porte du jardin. Cependant, il ne quitta pas tout de suite son arbre ; il s'assura qu'on ne rentrait pas chez lui, et qu'il ne serait pas vu ; au bout d'un quart d'heure il descendit, traversa le jardin sur le bout des pieds, et gagna le mur, qu'il gravit à l'aide des pieds et des mains ; mais, arrivé au sommet, une nouvelle difficulté se présenta : le mur, qui n'avait que cinq ou six pieds, du côté du jardin, en avait douze ou quinze du côté de la rue ; et en sautant d'une pareille hauteur, Tristan risquait de se casser les jambes et de se faire prendre comme un renard au piège.

La position était critique ; il mesura de nouveau la distance qui le séparait du sol, s'assura qu'elle était respectable, et se rassit tranquillement sur son mur en se cachant le plus possible et en se disant :

— Attendons que quelqu'un passe.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

La suite au prochain numéro.